

FRANÇOISE GENEVRAY

(Université Jean-Moulin-Lyon III)

VLADIMIR PETCHERINE ET  
« LA FEMME EVANGELIQUE »

**Parce qu'il n'est pas** le mieux connu des nombreux lecteurs russes de George Sand, Vladimir Serguéievitch Petcherine appelle une courte présentation. Né en 1807 près de Kiev, fils unique d'un militaire, il fait de brillantes études classiques à l'université de Saint-Pétersbourg (1829–1831), puis reçoit pour Berlin une bourse (1833–1835) dont il profite pour voyager en Allemagne, en Suisse et en Italie. Nommé fin 1835 à l'université de Moscou sur une chaire de grec ancien, il ne l'occupe que durant un semestre, car il a décidé de quitter la Russie. Le nouvel émigré passe deux ans en Suisse (Lugano et Zurich, 1836–1838) et deux ans en Belgique (Liège) : c'est là qu'il embrasse la foi catholique (1840). Sa conversion est suivie d'une entrée dans l'ordre des Rédemptoristes (septembre 1841). Ordonné prêtre deux ans plus tard (1843), il suit une formation de théologie aux Pays-Bas (Wittem) et part en mission outre-Manche : dans une bourgade de Cornouailles (Falmouth, 1845–1848), dans un faubourg de Londres (Clapham, 1848), puis en Irlande. Vingt ans se sont écoulés depuis sa conversion quand l'année 1861 marque un nouveau tournant : Petcherine demande soudain à être relevé de ses vœux et approche deux autres congrégations, les Chartreux et les Trappistes. Ces tentatives l'ayant aussitôt déçu, mais le règlement lui interdisant de réintégrer l'ordre rédemptoriste, il devient chapelain d'un grand hôpital de Dublin (Mater Misericordiae) : le Révérend Petcherine exerce cette fonction de 1862 jusqu'à son décès en 1885.

## « Tous les chemins conduisent à rome »

Ce parcours est assez singulier pour retenir l'attention. Quels événements, quelles nécessités, quelles aspirations ont conduit Petcherine à s'éloigner des siens, de son milieu, de son pays, et finalement du monde tel qu'on entend ce mot en religion ? Le cas n'a certes rien d'unique parmi les intellectuels russes de l'époque : plusieurs adoptèrent le catholicisme, tel Piotr Iakovlevitch Tchaadaev (1794–1856), exemple illustre et amplement com-

menté, tel Ivan Serguéievitch Gagarine (1814-1882), devenu jésuite à Paris sous le nom de Jean-Xavier Gagarine, co-fondateur en 1856, avec deux autres Russes convertis (Jean Martynov, Eugène Balabine), de la revue *Études* qui existe toujours. Mais Petcherine est bien le seul à invoquer George Sand pour expliquer sa décision, comme s'il avait pris au pied de la lettre et fait sien « le rêve monastique » de *Spiridion*.<sup>1</sup> Dans un chapitre de ses mémoires envoyé le 26 septembre 1871 à son ami Fiodor Vassilievitch Tchijov (1811-1877), intitulé « L'année 1840. George Sand. Michelet. Religion saintimontaine » [*sic*], avec pour épigraphe « Tous les chemins conduisent à Rome » [en français dans le texte], il déclare en effet : « C'est étrange à dire, on n'y croit pas, et pourtant c'est la vérité pure : George Sand eut une influence décisive sur mon passage au catholicisme. Cela exige une explication. »<sup>2</sup> Or, curieusement, cette référence à la romancière française, l'une parmi bien d'autres émaillant ses écrits, reste dans un angle mort des recherches concernant Petcherine. Même les plus fournies et les plus scrupuleuses des publications russes se dispensent de remonter aux sources sandiennes par lui signalées et de creuser l'explication qu'il avance : le fait s'observe une fois encore avec l'édition de ses mémoires (2011) à laquelle nous nous référerons ici, qui pourtant abonde en notes minutieuses renvoyant à divers auteurs russes ou étrangers sur lesquels Petcherine appuie son propos.

La déclaration précitée répond à une question posée par Tchijov : celui-ci veut savoir comment et pourquoi Petcherine s'est converti au catholicisme. Tchijov connaît très bien Petcherine, auquel il est lié depuis leur jeunesse, mais dit n'avoir pas compris sa démarche.<sup>3</sup> Il a d'ailleurs en tête une deuxième question, qu'il hésite quelque temps à formuler, craignant de toucher chez son ami une corde trop sensible : pourquoi reste-t-il dans l'Église catholique, vu les dispositions qui sont maintenant les siennes ?<sup>4</sup> En effet, les lettres adressées à Tchijov abondent en propos hostiles à Rome, au pouvoir temporel du Pape, au dogme de l'infailibilité papale (promulgué lors du concile Vatican I en 1870) ; elles dénoncent l'institution ecclésiastique et l'influence par elle exercée en Europe, aussi bien dans la sphère politique que sur les individus.<sup>5</sup> Plus globalement, Petcherine assure en avoir fini

<sup>1</sup> J. Pommier, *George Sand et le rêve monastique : « Spiridion »*, Paris 1966.

<sup>2</sup> V.S. Petcherine, *Apologia pro vita mea. Zhizn' i priklyucheniya russkogo katolika, rasskazannye im samim*, S.L. Tchernov (ed.), Sankt-Peterburg 2011, p. 281. Nous traduisons chaque fois du russe.

<sup>3</sup> *Ibidem*, pp. 170-1 (22 janvier 1870).

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 347 (28 septembre 1872) : lui rendant visite en Irlande, Tchijov n'osa pas lui poser la question, tant Petcherine lui parut vouloir esquiver ce sujet.

<sup>5</sup> *Ibidem*, p. 317 (27 février 1872).

avec toute question de doctrine et d'appartenance religieuse.<sup>6</sup> Tchijov relève donc une contradiction manifeste entre les propos acerbes ou désabusés de Petcherine et sa situation de clerc catholique.

Connaissant les positions anticatholiques et anticléricales de George Sand, comment ne pas s'étonner aussi de l'influence que Petcherine lui attribue sur sa destinée ? Nous avons déjà examiné ce sujet<sup>7</sup> : le reprendre aujourd'hui s'impose, car la bibliographie s'est enrichie dans l'intervalle et incite à rouvrir le dossier. Jusqu'en 1989 les mémoires de Petcherine ne pouvaient se lire que dans l'édition publiée en 1932 à partir des matériaux recueillis par Mikhaïl Gershenzon, premier biographe de l'auteur.<sup>8</sup> Mais la publication de 1932 ne constitue qu'une étape dans la longue et difficile histoire éditoriale de ces mémoires, que leur auteur laissa inachevés<sup>9</sup>. En 1989, deux nouvelles éditions parurent à Moscou, réalisées respectivement par Pavel Gorelov et par Sergueï Tchernov<sup>10</sup>. Le même S. Tchernov avait par ailleurs entrepris de rassembler, tirées de plusieurs fonds d'archives, toutes les lettres échangées par Petcherine et Tchijov<sup>11</sup> : il les publia en 2011 à Saint-Pétersbourg, reproduites intégralement d'après les autographes, annotées avec soin et jointes à divers documents (autres correspondances, annexes, etc.) dans un épais volume intitulé *Apologia pro vita mea*. Ce recueil a pour inestimable avantage de présenter courriers et mémoires dans le prolongement les uns des autres, selon l'ordre chronologique de leur écriture, puisque la plupart des pages de ses mémoires furent annexées par Petcherine à ses lettres.<sup>12</sup>

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 177 (4 mai 1870).

<sup>7</sup> F. Genevray, « De *Spiridion* au père Petcherine ou le péché de Nicolas », *Présence de George Sand* 1988, pp. 31-2, 48-56. L'exemple de Petcherine n'est pas traité dans notre livre sur la réception russe de Sand au XIX<sup>e</sup> siècle : cf. F. Genevray, *George Sand et ses contemporains russes. Audience, échos, réécritures*, Paris 2000.

<sup>8</sup> V.S. Petcherine, *Zamogil'nyye zapiski*, L.B.Kamenev (éd.), Kalinin 1932.

<sup>9</sup> Pour le calendrier détaillé de la rédaction et celui des éditions, voir Чернов, introduction à Petcherine, *Apologia*, pp. 18-26.

<sup>10</sup> V.S. Petcherine, *Opravdaniye moyey zhizni. Pamyatnyye zapiski*, P.G.Gorelov (éd.), Moskva 1989 ; V.S. Petcherine, *Zamogil'nyye zapiski (Apologia pro vita mea)*, S.L. Tchernov (éd.), *Russkoye obshchestvo 30-kh godov KHKH v. Lyudi i idei. Memuary sovremennikov*, Moskva 1989.

<sup>11</sup> Exception faite des lettres envoyées à Tchijov en 1835, 1836 et 1840, que l'on trouvera dans: Ye.I. Mestergazi, *Teoreticheskiye aspekty izucheniya biografii pisatelya* : V.S. Petcherine, Moskva 2007. La première lettre de Tchijov reproduite dans Petcherine, *Apologia* date d'août 1865.

<sup>12</sup> Chaque fragment (ou chapitre) de mémoires apparaît donc dans cette édition de 2011 à la date où il fut envoyé à Tchijov en annexe d'un courrier.

Cette correspondance croisée, jusqu'alors largement inédite, constitue un matériau très précieux, car Tchijov est le principal destinataire des souvenirs que relate Petcherine. Sans être exactement à l'initiative de leur rédaction (laquelle revient à Savva Poiarkov, neveu de l'exilé), c'est lui, Tchijov, qui émet l'idée de les réunir en un tout au lieu de les disperser dans les revues. À partir de 1871, c'est lui seul qui réceptionne en Russie les fragments de mémoires joints par Petcherine à ses missives envoyées de Dublin (finalement, Poiarkov aura reçu sept fragments et Tchijov trente-sept). Que découvre-t-on dans le corpus ainsi rassemblé ? D'abord, le rôle capital joué par Tchijov. Ce rôle était partiellement connu, mais on ne prend toute sa mesure qu'au vu des lettres échangées par les deux amis. Sans cet interlocuteur épistolaire jamais Petcherine n'aurait relaté ses souvenirs avec la même ampleur. Souvent Tchijov insiste pour qu'il s'explique mieux, l'invite à développer une idée ou un épisode, à s'étendre davantage sur le détail de ses expériences. Il le relance, l'encourage à persévérer, le reconforte, jamais las de lui prodiguer son soutien. Chemin faisant, on apprécie sa riche personnalité et la force de son indéfectible amitié : Tchijov se révèle chaleureux et attentionné, aussi délicat qu'énergique. Généreux de surcroît : son emploi du temps personnel a beau être surchargé, il envoie à Petcherine de longues lettres très circonstanciées, manifestant par là l'intérêt qu'il lui porte et combien il tient à lui, malgré la distance géographique et tout ce qui les sépare. Petcherine se qualifie de « rêveur stérile<sup>13</sup> », ne vivant « que par l'imagination<sup>14</sup> », tandis que Tchijov est un homme d'action, un entrepreneur : il fonde des firmes commerciales et une banque rurale, plante des mûriers sur sa terre d'Ukraine où il veut développer la sériciculture, construit des voies ferrées, etc. Ses courriers, qui témoignent aussi de sa vaste culture intellectuelle, le montrent toujours en mouvement, sillonnant la Russie pour visiter ses chantiers ferroviaires et amorçant de nouveaux projets.

Leurs échanges intéressent particulièrement notre colloque dans la mesure où l'étroite imbrication des lettres de Petcherine et de ses mémoires permet d'observer de près leur solidarité génétique, et ainsi de contextualiser plus précisément qu'autrefois les références faites à George Sand.

### « La femme évangélique »

Deux fois Petcherine emploie cette périphrase, « la femme évangélique », pour désigner l'écrivaine. La première fois dans une lettre de 1870 :

<sup>13</sup> Petcherine, *Apologia*, p. 287 (10 novembre 1871).

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 303 (8 décembre 1871).

Ma vénération pour George Sand a passé depuis bien longtemps. Un jour, à la bibliothèque publique de Zurich, un Italien, me désignant son portrait, s'est exclamé avec enthousiasme : « Voilà la femme évangélique ! » [en français dans le texte]. Et je croyais vraiment en elle comme en l'apôtre d'une nouvelle révélation. Mais toutes les croyances, on le sait, changent avec le temps.<sup>15</sup>

La deuxième occurrence, plus développée, appartient à une page des mémoires où l'auteur détaille la scène zurichoise, replacée dans le courant de ses pérégrinations européennes :

Voilà la femme évangélique ! [en français] me disait un jeune Italien en me montrant le portrait de George Sand dans la *Revue des deux mondes*. C'était au musée de Zurich. Ce musée était une sorte de bibliothèque publique, où l'on recevait tous les journaux et revues des deux hémisphères et tous les livres nouveaux quelque peu remarquables [...]. Nous engageâmes la conversation sur George Sand, en chuchotant d'abord, puis à mi-voix, et à la fin nous parlions très fort [...]. C'était en 1838 à Zurich, mais George Sand prit son importance pour moi à Liège en 1840. Ainsi, vive l'année 1840 ! George Sand ! Quel nom ! Quelles sonorités ! Elles font vibrer dans mon âme une corde éteinte depuis longtemps, devenue muette, mais qui, à leur léger contact éthéré, recommence à trembler et répond avec sympathie.<sup>16</sup>

La suite de ce passage convoque en toile de fond « les penseurs d'avant-garde dans les années trente », à savoir Pierre Leroux, Michelet, Lamennais.<sup>17</sup> Petcherine les a précédemment désignés en tant que porteurs des espoirs de rénovation sociale dont il s'était nourri à l'époque :

Que n'avait-on pas promis ! La refonte complète de l'État et de la société sur des bases renouvelées ; une nouvelle religion magnifique, avec héros vertueux et martyrs, qui devait se substituer au catholicisme vermoulu et dépassé. Enfantin, Lamennais, Pierre Leroux, George Sand, Mazzini – que ne pouvait-on attendre de ces apôtres et prophètes inspirés ? [...] À la fin des années trente, je suivais avec attention la littérature française ; je lisais tout ce qui s'imprimait à Paris : histoire, philosophie, romans, poèmes.<sup>18</sup>

La proximité des deux noms, « George Sand, Mazzini », tient pour partie au fait que le fondateur de la *Giovine Italia* vivait en Suisse (1833-1837) à l'époque où s'y trouvait Petcherine ; ce dernier affirme avoir d'abord choisi Lugano (canton du Tessin) parce que les mazzinistes s'y regroupaient. Or, comme on sait par ailleurs, « personne plus que Mazzini ne contribua à faire connaître l'œuvre de George Sand dans le milieu des patriotes italiens, en

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 205 (2 novembre 1870).

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 280 (26 septembre 1871).

<sup>17</sup> *Ibidem*, pp. 280-3 (26 septembre 1871).

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 275 (13 août 1871).

discréditant la légende qui la montrait aux Italiens seulement sous l'aspect d'une femme trop libre ».<sup>19</sup> Peut-on préciser davantage les références littéraires, très succinctes, convoquées par Petcherine évoquant sa jeunesse ? L'exilé rédige ses mémoires de 1865 à 1874 : sur ses vastes lectures françaises il se borne, trois ou quatre décennies après avoir fait celles-ci, à des généralités. Sauf quand il s'agit de George Sand : aucun autre auteur français (ni étranger, du reste) n'a droit aux mêmes égards, aucun n'est glosé davantage ni cité, comme elle, textuellement. Ainsi Chateaubriand, Lamartine, Musset, Balzac<sup>20</sup>, Hugo<sup>21</sup>, Dumas, Sue, Gautier sont-ils absents ou quasiment ; l'auteur des *Paroles d'un croyant* occupe très peu de place, même si « la brochure de Lamennais m'obligea à quitter la Russie et à me jeter dans les bras de l'église républicaine<sup>22</sup> » ; Michelet apparaît uniquement pour son édition des *Mémoires de Luther* (1835), qui incita l'étudiant russe à apprendre l'hébreu pour lire la Bible dans l'original.<sup>23</sup> Il en va autrement pour Sand, dont trois titres (*Spiridion*, *Les Sept cordes de la lyre*, *Mauprat*) sont indiqués en clair. On repère de surcroît de discrètes allusions à *Lélia* (au sujet de Trenmor), aux *Lettres d'un voyageur III* et *X*, à *Un hiver à Majorque*. Passons sur quelques menus détails<sup>24</sup>, et sur les rumeurs fantaisistes ou tendancieuses dont se gausse, avec le recul du temps, le mémorialiste : Sand a pris à son service un ancien bagnard, affirmait à Liège le républicain Fourdrin<sup>25</sup> ; elle « va se convertir », prétendait le père Manvis.<sup>26</sup>

### ***Spiridion*, le Livre-Miroir**

Après avoir commenté *Mauprat*, Petcherine conseille à Tchijov : « Je voudrais que tu t'arranges pour lire *Spiridion* de George Sand, tu trouveras là l'histoire de ma vie monastique, je la pressentais déjà. Certains livres nous

<sup>19</sup> A. Poli, *George Sand vue par les Italiens. Essai de bibliographie critique*, Firenze-Paris 1965, p. 28.

<sup>20</sup> Balzac n'est évoqué que par une citation non sourcée : V.S. Petcherine, *Apologia*, p. 366 (23 décembre 1872).

<sup>21</sup> Hugo n'est nommé qu'à propos de publications plus tardives, comme (semble-t-il) *Les Travailleurs de la mer* : V.S. Petcherine, *Apologia*, p. 152 (18 juillet 1869), p. 155 (5 septembre 1869).

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 245 (18 mars 1871).

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 283 (26 septembre 1871).

<sup>24</sup> *Ibidem*, pp. 205, 247, 254, 295, 358, 384.

<sup>25</sup> *Ibidem*, p. 258 (19 mai 1871).

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 321 (1<sup>er</sup> avril 1872). En 1839 le bruit courut en Italie que Sand allait « se convertir », voire entrer au couvent : A. Poli, *op. cit.*, pp. 115-6.

prédisent l'avenir mieux que n'importe quelle diseuse de bonne aventure. »<sup>27</sup> Un mois et demi plus tard, il annonce avoir lui-même acheté *Spiridion* pour rafraîchir sa mémoire : « Je lis ces pages enivrantes et m'y vois comme dans un miroir, exactement tel que j'étais en 1840 ».<sup>28</sup> Et il en recopie deux passages : voilà un document nouveau, car ces citations manquaient à l'édition de 1932. Elles illustrent la similitude affirmée entre son propre itinéraire et celui du héros éponyme sandien, le juif Samuel, devenu Pierre Hébronius lorsqu'il se fit protestant, puis l'abbé Spiridion une fois converti au catholicisme. La première citation est exactement conforme à l'original :

Comme l'esprit d'Hébronius se trouvait en ce moment plus porté vers la foi que vers la critique, et qu'il avait bien moins besoin de discussion que de conviction, il se trouva naturellement porté à préférer la certitude et l'autorité du catholicisme à la liberté et à l'incertitude du protestantisme. Ce sentiment se fortifiait encore à l'aspect du caractère sacré d'antiquité que le temps avait imprimé au front de la religion-mère. Puis la pompe et l'éclat dont s'entourait le culte romain semblaient à cet esprit poétique l'expression harmonieuse et nécessaire d'une religion révélée par le Dieu de la gloire et de la toute-puissance. Enfin, après de mûres réflexions, il se reconnut sincèrement et entièrement convaincu, et reçut de nouveau le baptême des mains de Bossuet.<sup>29</sup>

Petcherine s'exclame alors : « Voilà l'année 1840 ! », puis passe au second extrait, reproduit avec deux coupures faites pour condenser ce qui le concerne directement :

Il [Spiridion] renonça sans retour au christianisme ; mais, comme il n'avait plus de religion nouvelle à embrasser à sa place, et que, devenu plus prudent et plus calme, il ne voulait pas se faire inutilement accuser encore d'inconstance et d'apostasie, il garda toutes les pratiques extérieures de ce culte qu'il avait intérieurement abjuré [...]. Il accomplissait avec une si irréprochable exactitude toutes les pratiques extérieures du culte et tous ses devoirs visibles de parfait catholique, qu'il ne laissait ni prise à ses ennemis, ni prétexte à une accusation plausible [...]. Sa grande âme s'exaltait encore à l'idée de faire le bien. Il n'avait plus de règle certaine ni de loi absolue ; mais une sorte de raison instinctive, que rien ne pouvait anéantir ni détourner, le guidait dans toutes ses actions et le conduisait au juste.<sup>30</sup>

Après quoi Petcherine remarque : « Là, c'est 1871 ! ». Les deux exclamations symétriques soulignent la coïncidence presque parfaite du texte sandien et de ses vicissitudes personnelles : sa conversion d'autrefois au catholicisme (1840), sa situation présente au moment de l'écriture (1871). Car

<sup>27</sup> V.S. Petcherine, *Apologia*, p. 283 (26 septembre 1871).

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 288 (10 novembre 1871).

<sup>29</sup> *Ibidem*, p. 288. G. Sand, *Spiridion*, Genève 2000, p. 124.

<sup>30</sup> V.S. Petcherine, *Apologia*, p. 289. G. Sand, *Spiridion*, pp. 128-30.

désormais il n'est plus catholique, n'est même plus chrétien, mais continue d'observer les usages d'un culte auquel il a cessé d'adhérer en son for intérieur. Chacun des extraits répond d'ailleurs à l'une des questions de Tchijov : pourquoi s'est-il fait catholique ? Et pourquoi l'est-il resté, du moins extérieurement, officiellement ?

Petcherine conclut cette lettre (10 novembre 1871) de façon à parachever son identification au personnage créé par Sand. Rappelons une donnée importante du roman : Spiridion remet au moine Fulgence un manuscrit qu'il a tenu secret et qui ne sera révélé qu'à la fin ; lors des funérailles de l'abbé, Fulgence devra déposer cet écrit dans le cercueil près de sa dépouille. Petcherine déclare donc à Tchijov :

De même que Spiridion mourant confiait à son disciple Fulgence un manuscrit contenant le secret de sa doctrine, de même à présent je te remets ces feuillets contenant le secret de ma vie, avec l'espoir qu'à travers eux, peut-être, une fois disparu, je revivrai dans l'esprit et le cœur de quelques uns, au moins, de mes compatriotes.<sup>31</sup>

Il réitère sa comparaison un an plus tard, mais dans une tonalité différente, plus sombre. Tchijov l'ayant informé d'un durcissement de la censure, Petcherine ne peut plus espérer la publication de ses souvenirs.<sup>32</sup> Tout comme le « mystérieux rouleau » placé dans la tombe de Spiridion y fût resté pour toujours sans « la tendre amitié, sans la curiosité et l'audace » de son disciple, de même son propre écrit semble voué à un très long oubli. La postérité le ramènera probablement au jour : c'est donc à elle que l'auteur adresse ses pages. « Quoique, à vrai dire », glisse-t-il avec une pointe d'humour noir, « les courriers portant cette adresse n'arrivent pas toujours, sans doute par négligence de la poste, surtout en Russie ». Et d'ajouter une prédiction où l'espoir le dispute à l'amertume : « D'ici quelque cinquante ans, c'est-à-dire en 1922, le gouvernement russe, pris d'un accès de libéralisme intermittent, autorisera l'impression de ces mémoires ». Mais ce sera alors « quelque chose de terriblement vieux », qui paraîtra aussi lointain que l'époque de Pierre le Grand ou de Catherine II.<sup>33</sup>

En tête de ce morceau, Petcherine place, ainsi qu'il fait parfois, un intertitre, en l'occurrence « *Zamogil'nyye zapiski* » (« *Mémoires d'outre-tombe* »). Ici donc, précisément, se rencontre la formule que l'éditeur de 1932 avait choisie pour titre du livre entier, l'auteur lui-même n'ayant rien arrêté sur ce point. L'agencement graphique de la page, autrement dit l'articulation de

<sup>31</sup> V.S. Petcherine, *Apologia*, p. 290 (10 novembre 1871).

<sup>32</sup> *Ibidem*, p. 362 (27 novembre 1872).

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 364 (23 décembre 1872).

cet intertitre et des lignes précitées (« De même que Spiridion mourant confiait... ») prouve que Petcherine ne se réfère pas seulement, ou pas principalement, aux *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, comme on a pu croire et comme croit encore S. Tchernov, mais bien plutôt à *Spiridion* de George Sand.<sup>34</sup> La tombe, métaphore de l'oubli, où dormiront, avant qu'on ne les exhume, les écrits mémoriels du Révérend Petcherine a pour premier et principal modèle celle de l'abbé Spiridion.<sup>35</sup>

### « Le désert poétique »

Petcherine n'en a pas fini avec les références à ce roman, loin s'en faut. Le chapitre intitulé « *Pustynya i volya* » (« Désert et liberté »), envoyé à Tchijov le 8 décembre 1871, déroule cinq séquences biographiques, échelonnées de 1817 à 1861, censées expliquer ce qui l'attira vers la vie monastique. La première convoque des lectures faites à voix haute chez sa grand-mère lorsqu'il avait dix ans :

Les Entretiens de Jean Chrysostome, les Vies des Saints : Sainte Barbe Martyre, Nicolas le Thaumaturge, Siméon le Stylite, Marie d'Égypte, et tout le recueil des Pères de la Laure de Kiev [...] La Vie de Marie d'Égypte s'est gravée dans ma mémoire : passer 40 ans dans le désert entre des rochers sauvages, à l'air libre – va où tu veux, personne ne te l'interdira, tu ne verras âme qui vive. C'est cela, le désert et la liberté !<sup>36</sup>

Par « désert » il faut donc entendre avant tout la solitude des ermites, des cénobites, des anachorètes de la Thébaidé, adeptes ascétiques de la nouvelle foi chrétienne. Notons que dans *Mauprat* c'est Patience, « l'anachorète rustique<sup>37</sup> », que Petcherine désigne comme « principal personnage » du roman, ce qui en toute objectivité ne tient pas. Il dit s'être parfaitement reconnu en Patience, « austère figure d'ascète » qui, tel un ermite, « habite en pleine forêt une sorte de cavité dans le bois<sup>38</sup> ». La troisième séquence du chapitre relate sa découverte des Alpes suisses en 1833, les marches d'altitude qui allègent et purifient, « comme si l'on se débarrassait de sa vieille peau<sup>39</sup> » – image profane de la conversion spirituelle. La séquence suivante

<sup>34</sup> S.L. Tchernov, introduction à V.S. Petcherine, *Apologia*, p. 26.

<sup>35</sup> Chateaubriand n'est mentionné qu'une fois, avec une citation non sourcée : V.S. Petcherine, *Apologia*, p. 264 (juin 1871).

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 298.

<sup>37</sup> G. Sand, *Mauprat*, Paris 1981, p. 64.

<sup>38</sup> V.S. Petcherine, *Apologia*, p. 282.

<sup>39</sup> *Ibidem*, p. 300-301.

se situe à Liège, dans le cabinet du capitaine britannique Fayot qui employait l'émigré russe comme secrétaire :

Assis sur un divan à un secrétaire, j'écrivais, j'écrivais ; mais parfois, pour me reposer, je jetais ma plume et sous la table, à la dérobée, je lisais quelque roman. Mais cette fois-là, c'était un roman important, *Spiridion* de George Sand. Pourquoi m'étendre ici longuement ? Je ferais mieux de recopier directement deux extraits : ce sont des *pièces justificatives* [en français dans le texte], documents importants qui eurent une influence déterminante sur mon destin.<sup>40</sup>

Le premier extrait provient en réalité de *Un hiver à Majorque*.<sup>41</sup> Quand il acheta *Spiridion* à Dublin pour rafraîchir ses souvenirs, ce fut de toute évidence dans une édition parisienne regroupant les deux œuvres : on en recense plusieurs, chez P.-J. Hetzel (1856, 1868), chez M. Lévy (1867, 1869). L'autre extrait provient, comme annoncé, de *Spiridion*. Petcherine affirme que cette lecture le décida à partir aussitôt en 1840 pour la Grande Chartreuse (près de Grenoble) pour s'y établir, voire pour s'y faire catholique : « Remarquez bien cette circonstance importante. Le catholicisme était ici au second plan, ce n'était pas le but, mais le moyen, tandis que le but principal était le désert poétique. »<sup>42</sup>

La circonstance mérite à coup sûr d'être remarquée. Petcherine en fait une clé, un élément majeur pour éclairer Tchijov sur une décision que condamnent nombre de ses compatriotes, surtout parmi les slavophiles, l'accusant d'avoir renié à la fois sa patrie (russe) et sa foi native (orthodoxe). Or le catholicisme, selon l'intéressé, n'était qu'un « corollaire<sup>43</sup> » du cloître : son choix visait surtout à se ménager un mode de vie conforme à son tempérament et à ses goûts. On peut évidemment s'interroger sur la validité de l'argumentaire : miroir véridique des faits, ou reconstruction involontairement déformante, voire intentionnellement biaisée ? Cependant la Grande Chartreuse est assez loin de la Belgique. S'y rendre à pied, faute d'argent

<sup>40</sup> *Ibidem*, p. 301.

<sup>41</sup> *Ibidem*, pp. 301-2. G. Sand, *Un hiver à Majorque*, Meylan 1985, p. 125 : description d'un parterre planté d'orangers, « paysage à la fois austère et gracieux, mélancolique et grandiose », laissant deviner aux visiteurs de Valldemosa « les ineffables jouissances des chartreux ».

<sup>42</sup> V.S. Petcherine, *Apologia*, p. 302. G. Sand, *Spiridion*, p. 161 : Alexis admire dans la chapelle de son couvent « les lames d'or du tabernacle [...] les vitraux colorés, embrasés par le soleil [...] les anges de marbre [...] la flamme blanche et mate de la lampe qui brûle incessamment devant l'autel, luttant avec l'éclat du jour ».

<sup>43</sup> Lettre à P.V. Dolgoroukov, 7 septembre 1863, citée par L.S. Tchernov, introduction à V.S. Petcherine, *Apologia*, p. 14.

pour emprunter des voitures, eût exposé Petcherine à « recommencer la vie de vagabond » qui l'avait durement éprouvé depuis quatre ans : « instruit par l'expérience, je décidai de rester et de chercher un désert poétique quelque part à proximité<sup>44</sup> ». C'est ainsi qu'il entra, à Liège même, chez les Rédemptoristes.

Le contenu des « *pièces justificatives* » recopiées chez Sand illustre ce que Petcherine entend par « désert poétique » : s'y trouvent les détails (paysages, décors, atmosphère) qui l'ont « charmé » et « envoûté<sup>45</sup> » durant ses lectures, tant dans le cloître des Chartreux de Valldemosa (Majorque) que dans la chapelle italienne des Bénédictins de *Spiridion*. Fédérant de manière ostensible les cinq séquences disparates de ce chapitre, le thème se voit de plus mis en exergue au début par deux épigraphes, empruntées respectivement à Lamennais et à Sand, quoique tirées l'une et l'autre, sans que ce soit précisé, de *Un hiver à Majorque*. Mais ce que le mémorialiste omet surtout d'indiquer, lorsqu'il assemble ce florilège sandien, c'est qu'il a tronqué plusieurs citations : il les a raccourcies, et par là isolées d'un contexte qui, une fois rétabli, contrebalance, corrige, voire contredit la leçon qu'il s'applique à mettre en avant. « J'avais toujours rêvé de vivre au désert », écrit Sand au terme du récit majorquin, phrase que retient Petcherine en épigraphe. Or la suite, dans l'original, met en garde contre ce rêve juvénile : « Mais croyez-moi, mes frères, nous avons le cœur trop aimant pour nous passer les uns des autres ». <sup>46</sup> Sand invite ses « frères » à résister aux séductions du « désert », qu'elle juge contraires aux vrais besoins de l'humanité : « Et la morale de cette narration, puérile peut-être, mais sincère, c'est que l'homme n'est pas fait pour vivre avec des arbres, avec des pierres, avec le ciel pur, avec la mer azurée, avec les fleurs et les montagnes, mais bien avec les hommes ses semblables ». <sup>47</sup>

L'auteur russe pratique la même sorte d'amputation quand il reproduit la peinture du charmant promenoir des Chartreux majorquins : il laisse ignorer qu'aussitôt après Sand dit l'horreur que lui inspire l'existence des reclus, même pourvue d'un écrin naturel aussi enchanteur<sup>48</sup>. Se voit semblablement altérée la réflexion de Lamennais, extraite des *Affaires de Rome* (1836), que l'écrivaine cite à l'appui des siennes. Passé les premières lignes de Lamennais : « Qui n'a pas plus d'une fois tourné ses regards vers le désert et rêvé le repos [...] », il suffit à Petcherine d'omettre la proposition

<sup>44</sup> V.S. Petcherine, *Apologia*, p. 303.

<sup>45</sup> *Ibidem*.

<sup>46</sup> G. Sand, *Un hiver à Majorque*, p. 162.

<sup>47</sup> *Ibidem*.

<sup>48</sup> *Ibidem*, p. 126.

suiuante, qui contestait expressément la précédente : « Cependant telle n'est pas la vraie destinée de l'homme : il est né pour l'action ; il a sa tâche à accomplir ». <sup>49</sup>

Citer tel écrit ou telle parole consiste bien sûr, voire oblige, en sélectionnant un propos, à écarter le reste. Mais la sélection qu'effectue Petcherine va toujours dans le même sens : sa manière de tailler dans le texte sandien fait système en le détournant chaque fois de ses conclusions. Pourquoi efface-t-il celles-ci, puisque désormais il les partage ? Lui aurait-il échappé que *Spiridion* annonçait « le temps des derniers moines, « race jadis sublime, aujourd'hui abjecte <sup>50</sup> » ? « Nous sommes une race finie, et Spiridion a été, à vrai dire, le dernier moine », déclare Alexis au novice Angel <sup>51</sup>. Petcherine a sûrement remarqué ce message, mais fait mine à présent de ne pas l'avoir entendu au moment de prendre la robe. Et ce alors même qu'il a depuis rejoint les positions de Sand sur le caractère anachronique du catholicisme en général, et du monachisme en particulier : réclusion, ascétisme et vie contemplative ont perdu selon elle le sens spirituel et la légitimité historique d'autrefois.

Avançons deux raisons pour expliquer son procédé. D'abord, Petcherine signifie catégoriquement à Tchijov qu'en publiant ses écrits ce dernier ne devra rien laisser filtrer de son hostilité présente au catholicisme : le Révérend ne veut pas d'ennuis et refuse d'entrer en conflit avec l'institution à laquelle il appartient <sup>52</sup>. Prenons aussi en compte la visée apologétique qui sous-tend ses mémoires. Petcherine espère justifier sa conduite auprès des Russes, « la nouvelle génération surtout <sup>53</sup> », aussi oppose-t-il sa version des faits à celles que répandent ses compatriotes. Émigré pour un temps à Londres, le socialiste russe Alexandre Herzen lui a rendu visite (1853) avant de relater publiquement la rencontre. Que Petcherine se soit exilé parce qu'il étouffait dans la Russie post-décembriste, Herzen le comprend fort bien, ne serait-ce qu'en vertu de sa propre expérience. Mais pourquoi a-t-il opté pour l'Église, abandonnant le camp républicain et socialiste qui l'attirait dans les années 1830-1840 ? Herzen voit là une double défaillance : désertion du combat civique contre Nicolas I<sup>er</sup> et reddition à l'esprit théocratique romain. Il estime que Petcherine a cédé à la fatigue et au découragement : « la pauvreté, l'indifférence, la solitude l'avaient brisé », « il se

<sup>49</sup> *Ibidem*, p. 127.

<sup>50</sup> *Ibidem*, p. 294.

<sup>51</sup> *Ibidem*, p. 291.

<sup>52</sup> *Ibidem*, p. 441 (10 mai 1874) : « À quoi bon ? *Le jeu ne vaut pas la chandelle* [en français] ».

<sup>53</sup> *Ibidem*, p. 273 (13 août 1871).

sentait trop orphelin » et ses pérégrinations « sans but ni frontières » l'avaient précipité, assoiffé « d'un autre pouvoir, d'autres règles [...] dans un couvent de Jésuites<sup>54</sup> ». L'allégation concernant les Jésuites (très mal vus par l'opinion russe) est erronée : Petcherine prend soin de la démentir, mais entend surtout exposer ses motifs, plus complexes que ceux avancés par Herzen, plus intimes que ceux imaginés par ses détracteurs. Qu'il ait adhéré à l'Église romaine dans une période moralement et matériellement difficile, trouvant dans les ordres un abri, « un refuge contre la tempête<sup>55</sup> » ne fait aucun doute. Pour autant, quelle place accorder à la foi et aux questions doctrinales : n'ont-elles compté pour rien lors de cette première étape, puis dans l'accomplissement durable de ses fonctions ? Petcherine passe cet aspect sous silence et multiplie les indices qui minorent son importance. Tel est le rôle des prélèvements opérés dans *Spiridion* : accréditer l'idée que l'attrait du catholicisme résidait pour lui dans l'asile du cloître et dans la beauté du culte.<sup>56</sup> Mais « asile » ou « refuge » ne signifie pas renoncement à toute vie commune : au Petcherine des premiers temps, qui se définit lui-même comme un Quichotte en quête d'exploits, il fallait un nouvel engagement, une autre forme d'activité et d'altruisme.<sup>57</sup> Les débuts de sa vie catholique, il importe de le signaler, ne sont pas d'un reclus contemplatif, mais d'un missionnaire : les Rédemptoristes sont un ordre actif tourné vers l'évangélisation en milieu populaire. Les homélies de Petcherine, aux dires des témoins, brillent par une éloquence qu'il faut bien supposer empreinte et porteuse de conviction religieuse. Mais celle-ci manquait d'un ancrage assez profond pour durer, voilà ce que Tchijov avait tôt diagnostiqué.<sup>58</sup>

<sup>54</sup> A. Herzen, *Passé et méditations*, D. Olivier (trad. et éd.), Lausanne 1974-1981, vol. 4, p. 373. Petcherine rejette ce point de vue, *Apologia*, p. 248 (18 mars 1871).

<sup>55</sup> V.S. Petcherine, *Apologia*, p. 290 (*ubezhishche ot buri*). L'émigré eut peur des recherches faites par les autorités russes pour tenter de le reconduire dans son pays.

<sup>56</sup> *Ibidem*, p. 310 : « S'il faut une religion, pensais-je, qu'on me la donne avec tous les enchantements de l'art, avec la musique, la peinture, l'éloquence [...] ». *Apologia*, p. 384 : « Ce n'est pas pour rien que George Sand disait 'qu'un moine sans tableaux et sans fleurs n'est qu'un porc' ; elle ne l'a pas dit de façon si grossière, mais plus délicate en français : 'un animal immonde' [en français dans le texte] » : allusion à *Lettres d'un voyageur*, G. Sand, *Œuvres autobiographiques*, G. Lubin (éd.), vol. 2, Paris 1971, p. 720.

<sup>57</sup> V.S. Petcherine, *Apologia*, p. 190 (juillet 1870), p. 294 (10 novembre 1871), p. 311 (janvier 1872).

<sup>58</sup> Tchijov visita Petcherine trois fois pendant ses débuts d'homme d'Église (octobre 1841, août 1842, juillet 1844). Conclusion (1844) : les nouvelles convictions de son ami « n'ont aucune base solide », la religion est pour lui « un re-

Un point important permet de comprendre sa fidélité à l'Église bien qu'il ait cessé de croire. Des trois vertus théologiques (foi, espérance, charité), *Father Petcherine* ne connaît plus, ne pratique plus désormais que la troisième. La charité légitime sa position à l'époque où il écrit que « les meilleurs côtés de la religion – l'ascétisme, l'abnégation, l'amour du prochain – peuvent s'épanouir sans rapport avec elle, sous l'effet de la pure raison et avec l'aide de la philosophie stoïcienne ». <sup>59</sup> Coïncidence frappante : c'est à propos de Sand qu'il énonce cette idée. Les habitudes sévères et solitaires de Patience (*Mauprat*), disciple d'Épictète autant que de J.-J. Rousseau, restent un modèle non d'imitation normative, mais d'identification rétrospective pour le Petcherine des ultimes décennies, fidèle somme toute, de par ses fonctions à l'hôpital de Dublin, au vœu qu'il formulait à Liège en 1840 : « J'aimerais vivre dans une retraite complète ; mais aussi pouvoir en sortir de temps à autre afin de visiter les malades, les souffrants, les malheureux, pour les aider en paroles et en actes ». Et le mémorialiste d'ajouter ici : « C'était entièrement pris à *Spiridion*, de George Sand ». <sup>60</sup> L'allusion vise l'épisode où le moine Alexis soigne ou assiste des pestiférés aux côtés d'un ermite en qui il voit « un saint digne des plus beaux temps du christianisme ». <sup>61</sup> Ainsi abnégation chrétienne et vertu stoïcienne se rejoignent-elles pour lui, sous l'égide de Sand, dans l'exercice de la charité, dans l'action au service d'autrui.

### Conclusion

Le parcours d'exil que relate Petcherine « s'enclasse dans un parcours de lectures » <sup>62</sup> qui comprend notamment Schiller, Rousseau, Sand, Byron, Pouchkine et maints poètes russes. « Poésie du cloître <sup>63</sup> », faim de retraite, goût

fuge » et le couvent un abri pour son « immense amour-propre », cité par L.S. Tchernov, introduction à V.S. Petcherine, *Apologia*, p. 14.

<sup>59</sup> V.S. Petcherine, *Apologia*, p. 282.

<sup>60</sup> *Ibidem*, p. 322 (1<sup>er</sup> avril 1872).

<sup>61</sup> G. Sand, *Spiridion*, p. 236.

<sup>62</sup> A. Kunth, « Vladimir Petcherine, The First Russian Political Émigré », *Cahiers du monde russe* 2008, vol. 49/4, p. 820–822. La recension de Kunth porte sur la traduction anglaise des mémoires : V.S. Petcherine, *The First Russian Political Émigré. Notes from Beyond the Grave, or Apologia pro vita mea*, M.R. Katz (trad.), Dublin 2008. Le titre de « premier émigré politique au XIX<sup>e</sup> s. » fut attribué par L. Kamenev en avant-propos de Petcherine, *Zamogil'nyye zapiski*. L'interprétation privilégiant les motivations politiques est contestée par L.S. Tchernov, introduction à V.S. Petcherine, *Apologia*, p. 12, 30.

<sup>63</sup> G. Sand, *Spiridion*, p. 228.

de l'étude<sup>64</sup>, aide à l'humanité souffrante – ces quatre points résument les similitudes affichées entre sa vocation personnelle et celle des moines les plus exemplaires (car tous ne le sont pas) de *Spiridion*. Ce livre si singulier, qui reflète l'immense intérêt de la romancière pour les questions religieuses, a frappé d'autres auteurs russes, comme Vissarion Biélinki, Alexandre Herzen ou Fedor Dostoïevski.<sup>65</sup> Concernant Petcherine, la formule selon laquelle *Spiridion* contient « l'histoire de [sa] vie monastique<sup>66</sup> » invite du reste à pousser la comparaison plus loin qu'il ne fait lui-même. Car ses lettres à Tchijov en disent long sur l'amère conscience qu'il a d'être bloqué dans une impasse définitive : adhérant aux idées modernes d'émancipation<sup>67</sup>, mais ligoté par son passé et par sa nature profonde ; solidaire aux yeux d'autrui d'une institution qu'en son for intérieur il rejette ; et voué de ce fait à un perpétuel dédoublement : « Toutes mes pensées, toutes mes sympathies sont sur la rive *opposée*, avec les hommes d'avant-garde des deux hémisphères ; mais dans la vie réelle je reste *de ce côté*, avec la vive conscience que j'appartiens à la caste méprisée et détestée des gens que déjà les Romains antiques appelaient *inimici generis humani* ». <sup>68</sup>

Ainsi Petcherine finira-t-il ses jours « en hypocrite ». <sup>69</sup> Mais peut-il divulguer pareils aveux ? Et l'eût-il fait si les circonstances ne l'avaient pas dissuadé de poursuivre et d'achever ses mémoires (le décès de Tchijov fut l'une des causes de ce renoncement) ? Il y a lieu d'en douter. Disons même que le doute s'impose à qui écoute la confidence du moine Alexis : « la perte de toute croyance me paraissait une chose si triste à éprouver qu'il m'eût paru également pénible de l'annoncer aux hommes. » <sup>70</sup> À cette idée George Sand elle-même souscrit pour sa part pleinement, d'un bout à l'autre de son existence. <sup>71</sup>

<sup>64</sup> Petcherine à Dublin ne cesse d'étudier (langues anciennes, botanique, expériences de physique).

<sup>65</sup> F. Genevray, *George Sand et ses contemporains russes*, pp. 76-85, 121-2, 309-21.

<sup>66</sup> V.S. Petcherine, *Apologia*, p. 283.

<sup>67</sup> *Ibidem*, p. 401 : « Mais je ne crois plus en rien. Je crois seulement au développement progressif du genre humain par le moyen de la science et de l'industrie [...] » (août 1865, envoyé à Tchijov le 26 août 1873).

<sup>68</sup> *Ibidem*, p. 274 (13 août 1871). L'italique marque les mots soulignés par Petcherine.

<sup>69</sup> *Ibidem*, p. 400 : « A teper' pridet-sya zhe umeret' litsemerom ! » (août 1865, envoyé à Tchijov le 26 août 1873).

<sup>70</sup> G. Sand, *Spiridion*, 240.

<sup>71</sup> Voir par exemple G. Sand, *Impressions et souvenirs*, Paris 2005, pp. 141-56 (texte de 1871).



Françoise Genevray (Jean-Moulin-Lyon III University)  
ORCID: 0000-0000-0000-0000, e-mail: francoise.genevray@wanadoo.fr

VLADIMIR PECHERIN AND “THE EVANGELICAL WOMAN”

ABSTRACT

Vladimir Pecherin (Kyiv 1807 – Dublin 1885) presents an original case among Russian readers of George Sand. “It’s strange to say, we don’t believe it, and yet it’s the pure truth: George Sand had a decisive influence on my transition to Catholicism,” he wrote in his memoirs. Such an assertion surprises anyone who remembers the un-Catholic sentiments and anticlerical diatribes of the French author. We must therefore examine in what general and personal circumstances, by what particular paths this young Russian Hellenist, steeped in republican sympathies and pre-socialist aspirations, took literally, if we are to believe him, the “monastic dream” (J. Pommier) contained in *Spiridion*. The presentation shows what Pecherin retains from the Sandian titles mentioned by him (*Mauprat*, *Spiridion*, *Un Hiver à Majorque*) and especially how he adapts them to his subject. In George Sand, known as “the evangelical woman,” the Russian emigrant embodied youthful hopes, the ideal of a good life, at once poetic, just and fraternal, which he believed he could achieve in a foreign land. before measuring his error.

KEYWORDS

Vladimir Pecherin, George Sand, comparatists, ethics, Catholicism

